Cultur...elles

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **75 (1987)**

Heft [6-7]

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lygia Fagundes Telles : si loin de Copacabana

Lygia Fagundes Telles, écrivaine brésilienne reconnue, publie son premier recueil de nouvelles en français. On y trouve le mélange d'observation, de tension dramatique et de fantastique qui fait la grande littérature.

Lygia Fagundes Telles a choisi un titre original pour son premier recueil de nouvelles traduit et édité en France : *La structure de la bulle de savon**. Ce titre concerne le style de celle qui a été souvent appelée la Grande Dame des lettres brésiliennes. Ses récits ont une légèreté quasi magique et leur auteur maîtrise parfaitement la structure d'une thématique sophistiquée et complexe.

Née à São Paulo, Lygia Fagundes Telles a à son actif une remarquable production littéraire, dont la valeur a été confirmée par de nombreux prix, au Brésil et à l'étranger. Elle est proche de la culture française, et on peut discerner chez elle autant l'influence des grands maîtres du XIXe, tels Maupassant et Flaubert, que celle des grandes dames du Nouveau Roman, comme Sarraute et Duras. Dans *La structure de la bulle de savon,* elle mêle les textes courts, rapides et violents, à des nouvelles plus longues qui pourraient se prolonger en roman.

Avec une prédilection marquée pour le suspense, Lygia Fagundes Telles construit ses récits à partir des prétextes les plus variés. Un étudiant de droit fuit sa maladie, un névropathe cherche à supprimer le seul « témoin » de sa folie, une femme trouve, pendant une promenade sur la plage, un « déchet » qui ressemble à un doigt humain. Tandis que dans ces nouvelles, les hommes sont souvent hantés par la vacuité de l'existence, la peur de la mort et la maladie mentale, les femmes tendent plutôt à dénoncer une société qui les opprime et les exploite. Curieusement, dans ce monde de classes hiérarchisées, les femmes âgées sont toujours gardiennes des traditions dont elles ont été victimes : le médaillon offert par une mère à sa fille le jour de son mariage est aussi symbolique que le corset porté par une grand-mère aristocratique. Heureusement, les filles et les petites-filles se révoltent : l'une se moque des rituels de sa mère et l'autre quitte sa grand-mère tyrannique à la fin de l'histoire.

Si Lygia Fagundes Telles traite avec la même adresse la chronique des mœurs que le conte fantastique ou policier, elle n'est jamais aussi poignante, aussi sincère, que dans ses descriptions des années d'apprentissage des jeunes filles. Dans « Le corset », la petite Sarah, coupable d'avoir eu une mère juive, se lie d'amitié avec sa servante, humiliée et asservie parce que noire. Entre l'une et l'autre s'installe peu à peu la complicité. Dans leurs dialogues, l'ordre ancien est bouleversé par un fleuve de mots qui charrie pêle-mêle souvenirs et confidences, et emporte par instants les barrages dressés par les conventions et les distances sociales. Evidemment, l'histoire de Sarah est bien moins tragique que celle de Leontina, la paysanne orpheline qui arrive en ville chercher du travail et finit par se prostituer. Sa confession est à la fois picaresque et dramatique. Toujours naïve, Leontina réussit à laisser des esquisses impressionnantes de ses semblables, sans d'ailleurs s'épargner elle-même, puisqu'elle ironise en moraliste sur ses propres défauts. Seulement quand, pour se défendre, il lui arrive de tuer un de ses clients, elle s'avoue incapable de témoigner d'une expérience aussi terrifiante. Alors, devant celles et ceux qui viennent la visiter en prison, Leontina évoque la « Sainte Mère » en pleurant de désespoir.



Un autre Brésil Photo Gordon-Lennox

Si les récits de Lygia Fagundes Telles sont faits souvent d'humour et de fantaisie, la justice y joue aussi un grand rôle. Engagée à gauche, elle a contesté et dénoncé dans le passé, le système de son pays, même à l'époque la plus noire de la dictature. A présent que la démocratie s'est à nouveau installée, elle offre des témoignages d'un grand réalisme sur le Brésil des opprimés, toujours si oublié par un public avide de tropicalisme et d'exotisme.

Helena Araújo

* Ed. Alinéa, Aix-en-Provence, 1986. Traduit du brésilien par Inès Osehi Dépré.

Les Africaines parlent des Africaines

La littérature féminine de l'Afrique francophone a pris un essor remarquable ces dernières années. Elle reflète le conflit douloureux vécu aujourd'hui par les Africaines entre tradition et émancipation.

Dans une thèse de lettres sur l'image de la femme chez les romancières de l'Afrique noire francophone*, une étudiante zaïroise de l'Université de Fribourg, Kembé Milolo, a scruté 15 romans écrits par 9 femmes et publiés entre 1976 et 1984. Ces dates correspondent à la décennie de la femme, qui a vu l'émergence du roman féminin en Afrique francophone. Pour ces romancières, l'écriture est « un moyen puissant de diffusion, d'information populaire, un outil efficace de conscientisation ».

Tous ces romans « reflètent une similitude de thèmes dont le dénominateur commun est la mutation importante de la femme d'hier à celle d'aujourd'hui, l'évolution des attitudes traditionnelles, en un mot l'image de la femme nouvelle ». Ils sont très lus en Afrique. Citons parmi eux **Une si longue lettre** (1980), de la Sénégalaise Ba Mariama, **La grève des Battu** (1979), d'une autre Sénégalaise, Sow Fall Aminata, et **L'Appel des arènes** (1982), de la même auteure**.

Dans la première partie de sa thèse, soit en 150 pages, Kembé Milolo présente la femme traditionnelle vue par les romanciers africains et dans la tradition orale. La nouvelle femme des romancières africaines, elle, évolue dans un milieu urbain, elle appartient à la classe sociale instruite et détentrice de la culture, et elle est informée des différents mouvements en faveur de l'émancipation des femmes.

Le poids des traditions

Les conflits qu'elle vit et qui font l'objet de ces romans viennent en grande partie des traditions qui pèsent sur elle, comme la polygamie très largement pratiquée aujourd'hui encore en Afrique noire. **Une si longue lettre** développe le long cortège des épreuves, peines, échecs, angoisses et souffrances physiques et morales qui accompagnent le déroulement de la vie d'une femme dans le ménage polygamique. Les romancières montrent surtout la transformation de la notion de polygamie : « Les hommes sont restés fidèles au système et à



Kembé Milolo

l'héritage ancestral, mais non à ses exigences ». La seconde femme n'est plus choisie en accord avec la première épouse, elle est choisie par le mari seul pour sa beauté, sa jeunesse, son éducation, le supplément de prestige qu'elle lui apporte dans son milieu social et professionnel. Celui-ci l'installe dans un environnement européen, la sort dans les lieux à la mode, etc. Il n'y a plus le « partage équitable » qui faisait la force des anciens ménages polygames.

La dot est vue également comme une cause de malaise. Les romancières la considèrent généralement comme un véritable achat des femmes, avec tout ce que cela implique d'asservissement pour elles. « Le prix de la fiancée est devenu le problème central dans les discussions sur la nature oppressive de la culture, l'une des sources principales de l'oppression de la femme dans notre tradition. »

Très marquées par le sens de la communauté familiale, les romancières africaines inscrivent leurs héroïnes dans le système des relations de parenté très structurées de leur continent.

La famille élargie est unie ou désunie par la haine, l'envie, la jalousie et la convoitise. La sorcellerie y intervient donc tout naturellement avec son cortège de gris-gris et de mauvais sort, de sorciers et de féticheurs auxquels s'adressent « même les femmes instruites ».

La femme africaine moderne est donc encore fortement enracinée dans la tradition et si « elle ressent le besoin d'une vie personnelle », elle « craint de perdre la sécurité que lui procuraient les anciennes valeurs féminines ».

Les pièges de l'émancipation

Mais son insertion dans le milieu urbain exige souvent d'elle l'abandon total des valeurs morales dites « du passé ». « Personne n'est plus soi-même et vouloir garder son intégrité morale, refuser de participer au mensonge social, est un risque sûr de se voir considérer comme un élément marginal », écrit Sow Fall Aminata dans **Le revenant** (1976). C'est le raisonnement que font nombre de jeunes héroïnes qui deviennent les maîtresses d'hommes riches et mûrs ou qui se prostituent pour pouvoir acheter les objets qu'elles voient dans les vitrines du quartier moderne.

Les romancières africaines ne craignent donc pas de s'attaquer aux problèmes les plus brûlants et de porter un jugement sévère sur une société à l'origine de tels dérapages, voire de tels drames puisque le suicide est évoqué aussi et serait le fait de nombreuses jeunes filles africaines de notre époque.

Le célibat et la solitude sont le prix à payer pour une promotion professionnelle féminine qui est loin d'être une option des jeunes Africaines.

La conclusion de Kembé Milolo est claire : elle souhaite « un changement de mentalités dans les coutumes et les habitudes ancestrales » ainsi qu'une émancipation qui signifiera « vie libérée de la tutelle paternelle pour des femmes conscientes de leurs droits et de leurs devoirs de bonne épouse et de bonne mère, estimée au sein de son foyer et de son clan ».

Béatrice Geinoz

* Kembé Milolo : « L'image de la femme chez les romancières de l'Afrique noire francophone », Editions universitaires, Fribourg, Suisse, 1986.

** Tous ces romans sont publiés aux Nouvelles Editions africaines, Abidjan, Dakar.

A lire

Famille, je te hais

Courageuse Pierrette Sartin : s'il est vrai que l'exhumation des racines familiales, en tant que genre littéraire, consiste souvent en un mélange d'horreur et de guimauve, il est rare qu'une saga autobiographique atteigne le degré de noirceur de celle qu'elle nous présente depuis 1982, avec la publication successive de trois volumes, dont le dernier vient de paraître*.

Courageuse Pierrette Sartin parce que, quels que soient les griefs que l'on peut avoir envers ses parents, grands-parents, frères et sœurs, nous avons tou-te-s besoin de sauver quelque chose de ces êtres, qui ont au moins le mérite d'être une partie de nous-mêmes, de nous rattacher à eux par un fil, aussi tenu soit-il, de solidarité. Pierrette Sartin, elle, ose trancher ce fil, ose jeter une lumière impitoyable sur la médiocrité, l'avarice et l'étroitesse d'esprit des personnages qui ont peuplé son enfance.

Entendons-nous : ses livres ne sont pas des règlements de comptes. Ils ont, pour le plus grand plaisir de lectrices et lecteurs, toutes les qualités de la vraie littérature, et la description de la misère morale qui règne à Granchaix, petite ville de la province française où ont vécu l'arrière-grand-mère, les grands-parents et les parents de l'auteure leur donne les dimensions d'une fresque de mœurs qui va bien au-delà de la condamnation d'une famille.

Pourtant, cette famille-là cumule toutes les bassesses. **L'or de Mathieu Gaumard** est le dernier volume paru, mais le premier selon l'ordre chronologique des faits racontés. C'est le récit de la vie du grand-père de l'auteure : véritable parangon de laideur intérieure, ayant pour but unique dans l'existence l'accroissement et la conservation de sa fortune, c'est un homme incapable d'amour, ni envers sa femme, qu'il opprime jusqu'à ce qu'elle s'échappe avec un autre, ni vers ses filles, qu'il méprise au point de tromper ses futurs gendres sur leur dot, ni envers la compagne de ses dernières années, avec laquelle il forme un couple sordide, acharnés qu'ils sont tous deux jusque sur leur lit de mort à se dépouiller mutuellement.

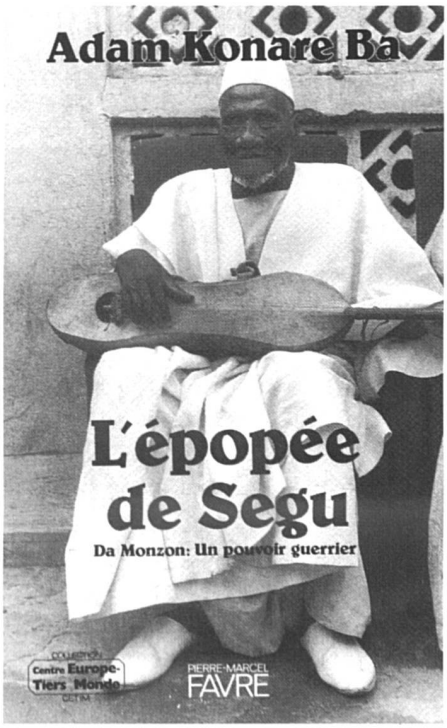
Quant aux filles de Mathieu Gaumard, dont la mère de Pierrette Sartin, elles n'ont rien à envier à leur père : elles forment un trio de harpies stupides et incultes, dévorées par la jalousie et la cupidité.

De l'air, de l'air ! — **(sl)**

* — *Souvenirs d'une jeune fille mal rangée,* 1982.
— *Un enfer bien convenable,* 1983.
— *L'or de Mathieu Gaumard,* 1987.
Ces trois livres ont paru aux aux Editions Pierre Horay, Paris.

L'autre face de l'histoire

L'Epopée de Segu*, est tout d'abord un livre d'histoire, qui traite d'un royaume des bords du Niger, au centre du Mali. Les fait sont soigneusement présentés, avec bibliographie, indication des sources, tableaux synoptiques, cartes des ethnies et chefferies. L'auteur diplômée de l'Université de Varsovie, enseigne à Bamako.



Mais c'est aussi une réflexion sur l'histoire et les motivations de ceux qui l'écrivent. Ce que veut Adam Konare Ba, c'est restituer à son pays son passé précolonial, sa grandeur de l'époque — début du XIXe siècle — où, indépendant, il jouissait d'une économie florissante, car il était le passage obligé pour les caravanes traversant l'Afrique du nord au sud ou du Sénégal au Nigeria pour le commerce de l'or, du sel ou des esclaves. Cet aspect de l'histoire a été occulté dans les livres de l'époque coloniale, car l'histoire, malgré tout, est écrite en fonction du présent et du pouvoir qui le domine. Si l'on veut aller au-delà, il faut recourir à d'autres sources comme la tradition orale, si forte en Afrique.

L'Epopée de Segu, c'est enfin, à travers la personnalité de Da Monzon, la peinture et l'analyse d'un pouvoir conquis et conservé par la ruse et la force. Le règne de Da Monzon se situe à la charnière entre l'apogée de Segu et le déclin, qui commence avec l'arrivée en Sierra Léone des Anglais, avec qui Da Monzon va trafiquer, et qui s'achève avec la conquête française. Par son goût immodéré du pouvoir et sa cruauté, Da Monzon sort des normes, et peut-être est-ce pour cela qu'il est devenu un personnage presque mythique dans la mémoire collective des Maliens. Dans quelques chapitres, Adam Konare Ba essaie de la faire revivre non dans la langue de l'historienne, mais dans celle des conteurs africains. Ce n'est pas un livre féministe, mais c'est bien le livre d'une femme. Elle cherche à compléter l'histoire officielle en recourant à d'autres sources. Sa démarche est inspirée par l'expérience de l'oppression, non celle de la femme par l'homme, mais celle d'une nation par une autre. — **(pbs)**

* Ed. Pierre Marcel Favre, Lausanne, 1987

Malade du temps

« A la limite, il aimait presque son handicap qui lui permettait, selon lui, de percevoir les gens au-delà de ce qu'ils étaient au moment présent, même si socialement cela pouvait lui jouer d'affreux tours et qu'on l'étiquetait alors de fou. » Comment perçoit-on le moment présent, indépendamment des événements passés où l'on a dit les mêmes mots et fait les mêmes gestes, indépendamment de l'avenir que l'on entrevoit déjà ? Pour Raymond, le personnage central de ce livre*, il y a une réponse médicale : il doit prendre religieusement ses gouttes chaque matin, sous peine de divaguer dans son temps à lui qui n'est pas accepté. Il nous décrit ses activités d'instituteur, ses promenades en montagne... De temps en temps, une prémonition, une visite qui ressuscite le passé viennent troubler cet équilibre. Un jour, il décide de rompre cet esclavage médical, expérience douloureuse qu'il entreprend avec la complicité de la montagne. Le paysage suisse assure permanence et solidité à cette narration au style clair. — **(olg)**

* Paule-Andrée Scheder, *Les jours en pièces,* Editions de la Thièle, 1986.

Rectificatifs

Deux erreurs se sont glissées dans le compte rendu de l'ouvrage de Monique Tornay « Noir continent » paru dans les pages consacrées au Salon du Livre dans notre numéro de mai 1987.

D'une part, ce livre n'évoque pas le Zaïre, mais le Burundi. D'autre part, le « Livre d'heures » auquel il était fait allusion dans l'article n'évoque pas le souvenir du frère, mais du père. Que l'auteure trouve ici l'expression de nos regrets pour ces imprécisions.

•

Dans l'interview de Gret Haller parue dans le numéro de mai, il fallait lire, à la dernière phrase : « ... je pense maintenant que la liste de femmes est un instrument plus efficace... ».